

An abstract painting featuring various organic shapes in shades of blue, yellow, red, and teal, set against a light beige background. The shapes have a textured, layered appearance, suggesting the use of thick paint or collage techniques. The colors are vibrant and contrast sharply with the neutral background.

CAROLINE COPPEY
7 FEMMES ET +

L'ATELIER | JARDINS DE L'ABBAYE
ARGENTEUIL





CAROLINE COPPEY

7 FEMMES ET +

EXPOSITION A L'ATELIER | JARDINS DE L'ABBAYE
ARGENTEUIL
29 FEVRIER-28 JUIN 2020

TEXTES :
FLORENTINO CALVO ET FREDERIC ELKAÏM



Grâce à notre amie commune, la compositrice Michèle Reverdy, je rencontre Caroline Coppey, à l'occasion d'un concert du TrioPolycordes, ensemble de musique contemporaine réunissant mandoline, guitare et harpe (dont je suis le mandoliniste), lors de notre résidence à la Galerie Pascaline Mulliez, Cité Griset, à Paris – déjà la peinture...

Nous avons sympathisé.

Je ne connaissais ni le travail de Caroline, ni l'influence que la musique exerçait sur celui-ci.

J'ai donc été curieux de découvrir ses œuvres et j'ai été immédiatement séduit.

Le « chromatisme » et le « rythme » des couleurs, la précision du geste, le souci du détail, la poésie et la sensualité du trait s'unissent en une symphonie de couleurs et composent une toccata visuelle, une cantate picturale : la musique saute aux yeux ! Travailler ensemble devint évident, nécessaire...

Quelques temps plus tard, je lis le roman de Lydie Salvayre, « Pas pleurer », qui me procure le désir de mieux connaître son œuvre. C'est ainsi que je découvre « Sept femmes », suite de « portraits littéraires » d'écrivaines qui ont marqué à la fois l'histoire de la littérature et l'intimité de Lydie. Le lyrisme de la prose peint avec émotion les destins tragiques de ces femmes créatrices, à la manière d'une grande fresque, d'un oratorio, d'une passion.

Relier ces deux créatrices, ces deux artistes, par la musique, m'apparaît comme une évidence : l'idée germe d'un spectacle qui mettrait en scène une galerie de portraits de femmes créatrices, comme autant de miroirs où se reflèteraient musique, littérature et arts visuels.

Le spectacle « 7 femmes et + » était né !

Le 7 mars 2020, il est créé à l'Atrium, à Argenteuil.

La voix de Lydie Salvayre cisèle et relie les musiques de Laure Escudier, Michèle Reverdy, Ivane Béatrice Bellocq, Joanna Bruzdowicz, Edith Canat de Chizy, Violeta Cruz, Nikolet Burzynska et Claire-Mélanie Sinnhuber, composées pour l'occasion.

Mareike Schellenberger (mezzo-soprano), Paula Lizana (soprano) et l'Ensemble MG21 (ensemble à plectres) en sont les interprètes. La projection des œuvres numériques créées par Caroline les illumine en contrepoint.

En parallèle, Caroline crée huit grandes toiles et huit petits formats consacrés à Emily Brontë, Colette, Virginia Woolf, Djuna Barnes, Marina Tsvetaïeva, Mary Oliver, Wislawa Szymborska et Lydie Salvayre, que nous accueillons avec bonheur pour une exposition, de mars à juin 2020, à l'Atelier – Jardins de l'abbaye, à Argenteuil – lieu où l'Ensemble MG21 et les Pincées Musicales sont en résidence.

En hommage à Héroïse, Caroline réalise également une peinture sur inox qui prend place dans les jardins, tout près des ruines de l'Abbaye Notre-Dame où la célèbre femme de lettres se retira.

Je suis très heureux et très ému à l'idée que ces œuvres poursuivent leur chemin, portant avec elles les mots de Lydie Salvayre, les notes des compositrices, les sons de nos instruments, l'écho des voix des chanteuses.

Puissent-elles transmettre le souvenir de ces femmes qui ont dû lutter (parfois au prix de leur vie) pour exister, pour créer, pour être libres.

Florentino Calvo





HELOÏSE

Ô Héloïse, dans le don total de soi, là où l'on s'invente un impératif absolu d'appartenir à l'autre, comment pouvais-tu celer au monde ton amour et ton intelligence, comment ton cœur vibrant à l'unisson pouvait-il échapper à l'amour universel ? Mouvements qui se pénètrent et s'entrecroisent, chassant par leur douceur contenue, par les pâles gris, les bleus transparents et les jaunes triomphants, le drame qui couve de l'impossibilité d'un amour. Une combinaison infinie de finesse, de volonté et de puissance effacées traduit la beauté et la folie du renoncement à soi-même dans l'amour de l'autre, parabole d'un amour spirituel et d'une pensée tournée vers Dieu, qui prend ici son ultime forme – disharmonique / harmonique... Ô Héloïse, nos larmes accompagnent les baisers pourpres de tes lettres enflammées, exaltées, et célèbrent avec nostalgie, à travers toi, les passions amoureuses impossibles, la bêtise des donneurs de leçons jaloux aux sanglantes résolutions et la sublimation de tes sentiments.

Unique objet de ma tristesse, il n'est que toi qui puisses me rendre la joie ou m'apporter du soulagement. Tu es le seul pour qui ce soit un pressant devoir : car toutes tes volontés, je les ai aveuglément accomplies, à ce point que, ne pouvant me décider à t'opposer la moindre résistance, j'ai eu le courage, sur un mot de toi de me perdre moi-même. J'ai fait plus encore : étrange chose ! mon amour s'est tourné en délire ; ce qui était l'unique objet de ses ardeurs, il l'a sacrifié sans espérance de le recouvrer jamais ; par ton ordre, j'ai pris avec un autre habit un autre cœur, afin de te montrer que tu étais le maître unique de mon cœur aussi bien que de mon corps. Jamais, Dieu m'en est témoin, je n'ai cherché en toi que toi-même ; c'est toi seul, non tes biens que j'aimais. Je n'ai jamais songé ni aux liens du mariage, ni à la dot, ni à mes jouissances et à mes volontés personnelles. Ce sont les tiennes, tu le sais toi-même, que j'ai eu à cœur de satisfaire.

Bien que le nom d'épouse paraisse plus sacré et plus fort, j'aurais mieux aimé pour moi celui d'amie, ou même, sans vouloir te choquer, celui de concubine et de putain ; dans la pensée que, plus je me ferais humble pour toi, plus je m'acquerrais de titres à tes bonnes grâces, et moins je porterais atteinte au glorieux état de ton génie.

Héloïse, Lettre deuxième, 1132





MARINA TSVETAÏEVA

Marina, princesse russe blanche en exil, diva mystérieuse et passionnée, trouvant dans les bras des hommes et des femmes le refuge d'une langue perdue. Tableau tempête, blancheur du vide derrière lequel toute connaissance se tient à disposition. Blanc d'une passion océanique, blanc Malevitch, blanc sémaphore d'une nouvelle vision, saturation, tache, chaos, sang, destin, rouille, blessure... Un amour qui creuse, qui brise, qui fait mal, mais dont on ne peut se passer, tel un sel sur la plaie, qui permet de vivre vite, intensément. De tout son corps vibrant, elle se donne et elle se consume, dans sa vie, dans ses amours, souvent blessées, déçues et toujours émaillées de la mort et de cette violence qui finit par enserrer ses mots dans sa gorge...

Tentative de jalousie

(...)

Un champ qu'en moi on délierait
Quand l'orage le fauche.
Ainsi l'amour se reconnaît
A l'horizon plus proche.

Tanière qu'en moi on creuserait
Jusqu'au fond le plus noir.
L'amour ainsi se reconnaît :
Veine de part en part

Geignant dans le corps. Courant d'air
En crinière de Huns
L'amour je peux le reconnaître
Aux cordes vocales soudain

Brisées - gorges de la montagne
Rouillées de sel vivant,
Je reconnais l'amour aux failles, -
Non, aux trilles
De tout mon corps vibrant.

Marina Tsvetaïeva, 1924





DJUNA BARNES

Djuna, chic, élégante, érudite, baroque, triste et drôle, imitant tant de styles, de son écriture dense, touffue... Dans une peinture bleue et jaune, le rêve et l'inquiétude, la paix et le tintamarre. On se pose auprès du gouffre blanc ; une harmonie dans le chaos. Tant de drames, chez elle, tant de souffrance, de violence, d'isolement et d'amours excessives, surnuméraires, toxiques, brisées, tranchantes, blessantes... A vouloir se perdre dans la négation du vide... Comment ? Mais comment sortir de la misère, de ces misères mentales, amoureuses, solitaires ? Aimer la sculptrice qui la façonne à sa guise, la trahit et la plonge dans l'alcoolisme ? Rester lucide dans le bleu électrique ? Écrire avec force et sensibilité comme jamais personne, en pastichant et reprenant les cordes sensibles de vies éparses ? C'est une rédemption, par le blanc grisé, perlé, forcément mélangé. C'est la perte d'une mémoire souffrante, enfermée dans le petit appartement new-yorkais où se dissolvent les souvenirs de l'ancienne vie intense et perdue. C'est, tandis que la vieillesse dure, plonger peu à peu dans le néant qui soulage enfin de l'autodestruction.

Nos os ne nous font mal que tant qu'ils portent de la chair. Étirez-la aussi mince qu'aux temps d'une femme qui souffre, elle continuera à faire mal à l'os et à l'agiter de-ci de-là ; semblablement, la nuit est une peau tendue sur la tête du jour afin que le jour soit au supplice. Nous ne trouverons pas de répit que la nuit ne se dissolve ; que la fureur de la nuit ne désagrège son propre feu.

Djuna Barnes, Le bois de la nuit, 1937





LYDIE SALVAYRE

Lydie sauve l'air, lorsque ses terres espagnoles, jaunies, arides et désertiques, reprennent les couleurs d'un printemps prometteur. Langues caillouteuses et revêches qui s'entremêlent dans les soirées tardives où les adultes grognent leurs andalouses odes aux catalanes ornières. Langue fluide et glissando Molière aux portes de l'Académie. Polyphonie des sons, gutturaux, élégants, réunion des amants, aux contours éclatants de lumière. Fureurs claquantes, telles les lueurs d'espoirs du drapeau républicain dans les vents de la mémoire. Couleurs éclatantes et baroques, où chaque tache se démarque des autres, où la parole, la magnifique parole rocailleuse, se détache nettement de la fluidité, où l'orange repousse le bleu et le jaune, là où tout s'entremêle cependant, lutte et soupirs, baroque et classique, là où le spectacle complet d'une vie entièrement consacrée à essayer de dire l'autre devient une infinité d'ocres relevés par les bleus d'un ciel couchant...

Il m'arrivait parfois de m'étendre sur le sol moussu et de suivre des yeux le doux balancement des branches dans le ciel. Et j'avais la sensation très forte que cette douceur guérissait mon esprit.

Car j'étais arrivé ici l'esprit malade autant que le corps, je dois bien l'avouer.

J'avais pendant un temps nourri l'espoir idiot de voir le souffle de la mort (les grands mots !) le ranimer (mon esprit), le fortifier, le rendre créatif (je pensais et pense encore qu'il n'est pas de geste créatif, de geste vraiment créatif, qui ne réponde à une violence ou tout du moins à quelque chose qui vous accule et vous oblige), et l'amener à convertir le désespoir puis l'abattement causés par le cancer, en... j'ose à peine l'écrire, en œuvre littéraire.

Lydie Salvayre, Tout homme est une nuit, 2017





WISLAWA SZYMBORSKA



Wislawa, écrivaine précoce, précocement orpheline, féroce exploratrice, du poème à l'illustration, de la sociologie aux traductions anciennes. Vie sans cesse engagée, rouge et verte. Communiste, puis consciente. Polychromie chatoyante de la multiplicité du monde, ogresse de la vie, hymne, superposition et joie. L'énergie, le deuil et l'humour se confondent en une polyphonie de couleurs qui viennent tromper la rigueur des poètes maudits. Il est difficile d'écrire triomphalement avec des grimaces dans le dos : écrire, c'est direct, c'est une affaire modeste, le texte n'est pas là pour dire plus que ce qu'il est... Vibrante, vibronnante et drôle, elle contient son énergie à l'intérieur de ses mots francs, d'évidences en aphorismes, tandis que sa vie passe sans éclats. Poétesse qui décrit et inscrit, femme qui efface et repasse toute trace mondaine, qui nous sourit. La peinture éveille et vient chercher ses veines de sang rouge et orange, l'idéologie frappée, cassante, utopique, et rejetée avant les autres. Bouquet de discrétion, où sont cachés les pétales d'une vie libre, sans conventions, au milieu de l'éclatement de l'Histoire.

Coup de foudre

Convaincus sont-ils, tous les deux,
qu'un sentiment soudain les avait réunis.
Belle est cette certitude
mais plus belle est l'incertitude.

Et puisqu'ils ne se sont jamais connus avant
rien entre eux, le croient-ils, n'est jamais arrivé.
Mais qu'en pensent les rues, escaliers et couloirs
où, depuis si longtemps, ils pouvaient se croiser ?

J'aimerais leur demander
s'ils ne se souviennent pas –
peut-être, dans ce tourniquet,
autrefois, l'un et l'autre, face à face ?
quelque « pardon » dans la cohue ?
« vous faites erreur » au téléphone ?
Mais je sais bien ce qu'ils diront.
Non, rien, aucun souvenir.

Ils seraient étonnés d'apprendre
que, depuis un moment déjà,
le hasard jouait avec eux.
(...)

Wislawa Szymborska, 1993



EMILY BRONTË



Emily, avec tes sœurs, ta vie nourrie de deuils. La dureté, la mort omniprésente. Maladie, déception, alcoolisme, religion, misère. Violence ! Puis encore la violence. Réclusion. Perte, deuil, jeunesse fanée, choc, méchanceté... Tuberculose. Tout s'en est allé et tu es restée droite, consciente de la mort rôdant autour de toi ; et le vent hurle ton nom resté gravé pour toujours dans un seul livre de vengeances et de terreurs. Femme de charge, presbytère, femme tentant mille destins et les perdant tous, seule capable d'articuler l'amour entre vie et trépas, par le miracle fidèle, l'entremise et l'interstice ouverts par tes poèmes et tes mots qui s'embrument dans la nostalgie de la perte. Le tableau de ton existence est taché de rouille et de sang. Peinture séchée, sang séché. Formes découpées et tranchantes. Et ce bleu qui rejette les autres couleurs. Mécanique implacable et pourtant chaotique... Mais l'entremêlement des couleurs et l'épaisseur même de la peinture te tisse un voile de bruyères et éclate en automnes éternellement beaux, arrosés par les pleurs versés sur les feuilles mortes.

Remembrance (« Souvenance »)

Froid dans la terre – et un lourd amas de neige posé sur toi
Loin, loin emporté, froid dans la lugubre tombe !
Ai-je oublié, mon unique Amour, de t'aimer,
Toi de moi enfin désuni par la vague du Temps qui tout désunit ?

Ah ! Dans ma solitude, mes pensées ne volent-elles plus, flottant
Au-dessus des montagnes sur ces rivages nordiques,
Reposant leurs ailes là où bruyères et fougères feuillues
À jamais recouvrent ton noble cœur, à tout jamais ?

Froid dans la terre – et quinze décembres farouches
De ces brunes collines descendus, se sont dissous en printemps :
Fidèle en vérité est l'âme qui se souvient
Après de telles années d'étrangeté et de souffrance !
(...)

Emily Brontë, 1846



MARY OLIVER



Mary, fille de la terre, tu réconcilies les bleus du ciel avec le beige du sable, la nature divine avec la nature terrestre, tandis que les grands vols des mouettes happent notre esprit au cœur de tes percussions de mots. Tristes et bouleversants sont leurs cris qui, immanquablement, instillent la nostalgie et le désir brûlant de l'immense mer éternelle. Abusée en enfance, mais émerveillée toujours, par l'altérité de l'amour, de la terre, ou par celle des mots et de la découverte incessante du mystère du monde. C'est une résilience, c'est trouver sa place ici et maintenant, au-delà de l'indistinction et de la terreur d'exister. Harmonie de couleurs esquissées, fraîches, douces au regard, comme l'est la pensée d'une vie intégrée aux autres formes, enfin libérée des contraintes de l'être enfermé dans le cadre de la mécanique sociale. Ici, nuls bords pour retenir le chant enivrant du monde et de l'océan qui vient rouler en flux et reflux, roses, verts, jaunes, blancs, pastels et autres transparences, qui nous immergent dans l'au-delà de la souffrance humaine, là où, enfin, nous savons pouvoir nous reposer.

Les oies sauvages

Tu n'as pas à faire preuve de bonté.

Tu n'as pas à faire pénitence

et parcourir cent kilomètres sur les genoux dans le désert.

Il te suffit de laisser le doux animal de ton corps aimer ce qu'il a envie d'aimer.

Parle-moi de désespoir, de ton désespoir, et je te parlerai du mien.

Pendant ce temps, la Terre continue de tourner.

Pendant ce temps, le soleil et les perles limpides de la pluie traversent les paysages,

balayant les prairies et les arbres enracinés, les montagnes et les rivières.

Pendant ce temps, là-haut, dans le bleu pur du ciel, les oies sauvages reviennent, une fois encore, au pays.

Qui que tu sois, quelle que soit la profondeur de ta solitude,

le monde s'offre à ton imagination,

comme les oies sauvages, il t'appelle de son cri strident et exaltant.

Sans cesse, il proclame ta place

au sein de la famille des choses de l'univers.

Mary Oliver, 1986



COLETTE



Colette, prénom devenu nom. Plus qu'un nom. Une légende sensuelle et sulfureuse. Excessive. Nécessaire, peut-être, pour briser la prison étroite de l'assignation féminine. De toutes les aventures, de toutes les amours, de tous les scandales, de toutes les plus exotiques aventures, il semble qu'il ne nous reste plus rien que cette photo floue aux noirs de charbon, où l'on découvre la « garçonne » fumant, et nous toisant de trois quarts dans un sublime défi au monde. Avec cette tristesse au fond des yeux. Et pourtant, à chaque ton de voix, de mot ou de portrait, avance la correspondance avec son aura de sombre attirance. Une mère féministe et dépensière, un père unijambiste et poète. « Nègre » pour un mari, amante du fils d'un autre mari ou d'une baronne, comédienne de music-hall saphique et orientale, mais, surtout, écrivaine dans une veine délicatement et organiquement sensuelle, avec des mots comme des caresses sur la peau de chaque lecteur. Rose orangé, roux du sang séché, éblouissement, puissance des pigments accumulés et des couleurs dispersées. Les mille visages cachés, d'une infinie variété, gamme violente et contrastée, où la séduction le dispute à la haine, la douceur à l'orchestration de la débauche. Mais tandis que les gouttes de pluie tombent sur le grand vide et que les voiles morbides tentent de s'insinuer, l'incroyable vitalité subsiste, figeant à jamais un équilibre précaire qui fait tanguer la légende cahotante.

Les pins filtrent l'ondée ralentie ; en dépit de leur baume, des orangers mouillés et de l'algue sulfureuse qui fume en bord de mer, l'eau du ciel gratifie la Provence d'une odeur de brouillard, de sous-bois, de septembre, de province du Centre. La grande rareté qu'un horizon brumeux sous ma fenêtre ! Je vois le paysage trembler, comme à travers une montée de larmes. Tout est nouveauté et douce infraction, jusqu'au geste de ma main qui écrit, geste depuis si longtemps nocturne.

Colette, La Naissance du jour, 1928



VIRGINIA WOOLF



Virginia, les crocs de la maladie, de la mort, du handicap et de la folie rôdent tout autour de toi et cherchent à mordre à même ta chair. Bicolore, bisexuelle, bizarre, bicéphale, abîmée, tu brises le ressac des critiques masculines en trouvant ta propre chambre d'échos. Tissée de bleu, de noir, de gris, de blanc, tu te refroidis chaque jour un peu plus. Tu te défends bec et ongles, à la force de l'écriture, seule raison de vivre et de s'accrocher dans le chaos de ton existence. Le succès n'est pas le sol sur lequel marcher sans tomber. De violences en mirages, de liaisons plurielles en multiplicités de liens, de pertes en dépressions, la longue litanie de ta littérature est une pensée dans la tête de tes personnages. Comme toi, ils ont la complexité et l'élégance de la langue poussée au paroxysme de leur rêverie, êtres évanescents qui se révèlent pourtant bien présents. Bleu troué, noir fantôme, ombres. Tristesse, folie, tempête d'images dans ton cerveau, hallucinations, morts vivants. Blanc pur de la disparition.

J'ai la certitude que je vais devenir folle : je sens que nous ne pourrons pas supporter encore une de ces périodes terribles. Je sens que je ne m'en remettrai pas cette fois-ci. Je commence à entendre des voix et ne peux pas me concentrer.

Alors je fais ce qui semble être la meilleure chose à faire. Tu m'as donné le plus grand bonheur possible... Je ne peux plus lutter, je sais que je gâche ta vie, que sans moi tu pourrais travailler. Et tu le pourras, je sais.

Virginia Woolf, Dernière lettre, 1941





Caroline Coppey décide en 1998 d'opérer un travail entièrement conceptuel sur le sens de chaque couleur, sa classification dans un immense nuancier qu'elle s'évertue à nourrir chaque jour dans son atelier-palimpseste, témoin grandeur nature des différentes étapes de sa recherche. Le projet est d'isoler chaque couleur en tant que ton unique, répertorié et jamais réutilisé, au sein d'une palette virtuellement infinie...

Ces couleurs uniques sont consignées dans le nuancier des Palettes : plus de mille cinq cents à ce jour, portant chacune un numéro spécifique. Ces associations de nuances serviront de modèle pour les Peintures,

dérivées sur tous types de supports. Mais le pot dans lequel la couleur a été créée est lui-même conservé et servira sous forme d'installation à témoigner d'une série. Les Chiffons qui essuient les pinceaux acquièrent à leur tour un statut de pièces à part entière, ainsi que les Sols, autre série créée à partir des traces laissées sur les bords des œuvres travaillées à plat. Et, ainsi de suite, chaque série en génère une nouvelle, telle les Gouttes qui tombent sur des papiers au sol, ou encore les Carrés et les Couleurs qui consignent chaque couleur unique dans une composition minimaliste, jusqu'aux œuvres numériques, témoignant de ce processus qui génère des « colorothèques ».



Ce concept d'unicité de la couleur, l'artiste l'a puisé principalement à deux sources. Suite à sa recherche sur Claude Monet et sa correspondance, qui a fait l'objet d'une thèse, naîtra la série des Palettes, comme un défi qu'elle se lance, à son tour, de capturer l'immense variété des couleurs de la nature. Mais c'est grâce à la prise de conscience de l'unicité de l'instant musical, au travers de la création et de l'interprétation musicales pour lesquelles elle travaille à de nombreuses reprises, qu'elle initie le processus qui, depuis, constitue son œuvre systémique. Véritable engagement contre une certaine « Société du spectacle », cette recherche de l'unicité de la

couleur est une mise à l'envers des processus de production industrielle, résistant à une esthétisation en série du quotidien, vécue comme une forme « douce » d'aliénation. En ce sens, la « couleur unique », c'est aussi la personne unique, restituée dans son intégrité, avec toute sa force et ses nuances. Cette question de l'unicité est naturellement mise en œuvre dans le projet multi sensoriel « 7 femmes et + », où l'artiste, utopiste, sensible, conceptuelle, mais femme aussi, dialogue à sa manière, non seulement avec la personnalité singulière de chacune des écrivaines, mais encore avec celle des compositrices invitées.

Résultant d'une plongée très profonde dans l'œuvre de chacune, chaque « Palette numérique » est faite d'une sélection d'images de Palettes numérisées, ensuite associées, combinées, superposées, pour générer une image mobile, évoluant en fonction de la structure, du rythme, de l'harmonie, du déroulement expressif de chaque œuvre musicale.

Elle s'inspire de l'univers particulier des mots et des événements de ces grandes dames de la littérature et vient tisser un motif de couleurs et de lumières directement sur la partition, ouvrant en ce sens un entrelacement fécond entre musique et peinture, dont Kandinsky ou Klee, entre autres nombreux explorateurs des correspondances des arts, furent déjà les précurseurs au Bauhaus.

Le spectateur est alors emmené dans un voyage synesthésique, où la vision des taches de couleurs évoluant en même temps que la musique transforme à la fois sa perception de l'œuvre visuelle et de l'œuvre musicale pour générer un tout qui prend son sens dans l'instant unique de l'interprétation musicale, portée par les musiciens de MG21 et par la délicatesse des sonorités de cet ensemble d'instruments à plectres.

C'est ainsi, dans la tradition d'un certain « art total », qu'il faut comprendre un travail qui n'est pas sans rappeler Dada ou Fluxus. Le lieu d'exposition est la salle de spectacle, mais le jeu des différentes couches artistiques qui se superposent et s'entrecroisent permet à l'auditeur, qui est aussi regardeur, de plonger dans une expérience d'où émergent sans cesse de nouvelles correspondances. Quand la scène picturale dématérialisée devient jaillissement de sensations...

Frédéric Elkaim

Florentino Calvo, directeur artistique des Pincées Musicales, enseignant aux CRD d'Argenteuil et de Gennevilliers ainsi qu'au Pôle Supérieur d'enseignement artistique Paris / Boulogne - Billancourt, chef d'orchestre de l'Ensemble MG21 et de l'Estudiantina d'Argenteuil, est un mandoliniste soliste et chambriste, membre du Trio Polycordes et de l'Ensemble Spirituoso. En 2018, il crée l'association Les Pincées Musicales, afin de promouvoir la mandoline, les instruments à cordes pincées et les orchestres à plectres auprès des conservatoires, des institutions et des salles de spectacle. Il se produit régulièrement au sein de l'Orchestre du Théâtre National de l'Opéra de Paris, de l'Ensemble Intercontemporain ainsi qu'avec des ensembles tels que l'Orchestre National de France, l'Orchestre Philharmonique de Radio France, l'Orchestre de Paris, Ars Nova, l'Itinéraire, TM+, 2E2M, Contrechamps, Collegium Novum, Boulez Ensemble... Son goût des rencontres et son éclectisme l'ont conduit à travailler pour le cinéma (en particulier auprès d'Alexandre Desplat) ou le théâtre (création, suivie de multiples tournées, de « Momo » de Pascal Dusapin, mis en scène par André Wilms).

Frédéric Elkaim, ancien directeur de Drouot Formation, l'école du marché de l'art à Paris, est spécialiste du marché de l'art contemporain et conseiller en art à Genève et à Paris dans le cadre de la plateforme Art Now ! qu'il a fondée. Son activité lui permet d'enseigner l'art moderne et contemporain et le marché de l'art dans plusieurs institutions, mais aussi de conseiller et coacher les artistes, collectionneurs et entreprises. Auteur de livres, textes et articles, sa dernière publication, aux éditions Magellan, s'intitule : Savez-vous parler l'art contemporain ?

Caroline Coppey a mis en place en 1998 un mode de création particulier, l'Unicité de la couleur, qui consiste à isoler chaque couleur pour la décliner ensuite dans un processus organique, réutilisant cette nuance unique en une cascade infinie d'actions : Carrés, Gouttes, Échantillons, Sols, Chiffons, Accords, Palettes, Couleurs, Tissus, Peintures, Froissées, œuvres numériques... tous issus de la même source matricielle. Elle réalise chaque année au moins une exposition personnelle, en concevant un travail spécifique pour chaque lieu, par exemple, durant les quatre dernières années : Passage de Retz, Paris / Philharmonie des Couleurs, Bohéries / Galerie Malebranche, Paris / Parvis du Musée d'Art Moderne et Contemporain, Strasbourg / La Pharmacie, Espace Culturel de l'Hôpital, Tonnerre (catalogue). Ses œuvres se trouvent dans des collections privées en Europe, aux États-Unis, au Japon, en Israël, dans les collections publiques du Musée Barrois, du fonds d'art contemporain de Hénin-Beaumont, de la ville de Stains, du Printemps des Arts de Monte-Carlo, du Musée des Timbres de Monaco, de l'Artothèque du Lot, du Centre Hospitalier du Tonnerrois et dans les collections d'entreprise de Tilder, Vinci Immobilier et Workman Turnbull. Attachée au dialogue avec les autres disciplines artistiques, l'architecture, la poésie, et plus particulièrement la musique, Caroline Coppey a réalisé depuis 1999 plusieurs scénographies pour des concerts de musique classique et contemporaine. En 2017, l'œuvre de Michèle Reverdy, Un violon pour Caroline, composée à partir d'une suite de neuf Palettes, est créée par Emmanuel Coppey devant Le Grand Voile à la Philharmonie des Couleurs. Caroline Coppey vit à Paris et travaille à Choisy-le-Roi. Elle est docteur en Histoire, Théorie et Pratique des Arts (1997) et, en 2013, est publié chez L'Harmattan l'ouvrage tiré de sa thèse, Claude Monet : A l'école de l'œil. En 2012 est fondée AO2C, Association des Amis de l'Œuvre de Caroline Coppey, dont l'objectif est de soutenir l'œuvre de l'artiste et de contribuer à son rayonnement.

Légende des illustrations

P.1 : Palette 1423, 2016, 27 x 20,5 cm, huile et acrylique sur papier marouflé sur toile

P.2 : Palettes 1423-1422-1478-1493-1449-1461-1442-1436-1480, 2016-2018, 27 x 20,5 cm,

huile et acrylique sur papier marouflé sur toile / Vue de l'exposition

P.4 : Vue de l'exposition / Vue de la création de 7 Femmes et + © Michel Paret

P.6 : P.1423 (Héloïse), détail, 2019, 180 x 178 cm, huile et acrylique sur inox

P.8 : P.1422 (Marina Tsvetaïeva), 2019, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

P.10 : P.1478 (Djuna Barnes), 2019, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

P.12 : P.1493 (Lydie Salvayre), 2019, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

PP.14-15 : P.1423 (Héloïse), in situ, 2019, 180 x 178 cm, huile et acrylique sur inox

P.17 : P.1449 (Wisława Szymborska), 2019, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

P.19 : P.1461 (Emily Brontë), 2019, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

P.21 : P.1442 (Mary Oliver), 2019, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

P.23 : P.1436 (Colette), 2020, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

P.25 : P.1480 (Virginia Woolf), 2020, 166 x 138 cm, huile et acrylique sur toile

PP.26-27 : Vue de la création de 7 Femmes et + © Michel Paret

Merci à Florentino Calvo, Frédéric Elkaïm, Michèle Reverdy, la Mairie d'Argenteuil, les équipes d'AO2C et des Pincées Musicales, qui ont tous contribué à l'avènement de l'exposition et du catalogue.

Création graphique : Emmanuelle Billard / www.studiopessinger.fr

Impression : Le Réveil de la Marne

Tirage : 1000 ex.

www.caroline-coppey.com / www.AO2C.org / officiel.lespinceesmusicales.fr / art-now.ch

© Caroline Coppey



